

ce chemin dérobé. Cet homme était certainement en sentinelle. Mais il n'a pas eu le temps de me reconnaître et il ne peut me suivre.

Et s'interrogeant :

—Oui, il me semble que je connais cette voix. Mais ce ne peut être celle dont le souvenir m'a si terriblement impressionné. Ce misérable Bolton ? Allons donc ! Il n'oserait pas ! Ces êtres-là sont trop puillanimes. Quo suis-je allé penser ? C'est sans doute quelque paysan qui aura travaillé au château et que mes ennemis ont enrôlé parce qu'il m'a vu fréquemment.

Il prêta encore l'oreille.

Par moment, des craquements de branches arrivaient à son oreille, indiquant que l'inconnu continuait à s'éloigner dans la direction d'Édimbourg.

—C'est bien cela, conclut le chevalier, il va avertir ceux qui le paient et qui l'attendent peut-être à quelque distance. Il serait imprudent de m'attarder davantage.

Et, sortant du bois, il prit la route qui devait le conduire vers le Sud, vers le pays où il était né.

L'espion, lui, poursuivait sa marche vers la ville.

La voix de cet homme, Walter d'Avenel la connaissait, en effet : il ne l'avait que trop longtemps entendue.

Et lorsqu'il le tenait au bout de son pistolet, mis à sa merci par la fortune un moment clémente pour lui, il avait été mal inspiré en ne lâchant pas la balle qu'il contenait.

Quand on rencontre un chien enragé, on le tue.

Walter d'Avenel n'avait pas tué, de crainte que l'écho de la détonation n'allât jeter le trouble dans l'esprit déjà si profondément bouleversé de Marie, et puis ce vil espion méritait-il réellement la mort ?

Mais quelle félicité dans la vengeance et dans le châtement, quelle garantie pour l'avenir si, rapportant le cadavre à son château, il avait dit à la mère, malgré tout restée inconsolable :

—Voici ce qui reste du meurtrier de notre fils. Voici la dépouille infâme de Stewart Bolton, le traître, l'être abject qui, arrivant à notre foyer, y a apporté le deuil et la ruine.

Car c'était bien cet homme, en effet, c'était Stewart Bolton, l'ancien intendant du seigneur d'Avenel et de Melrose !

C'était l'immonde agent de Somerset !

Trois fois sainte eût été la balle justicière qui aurait empêché ce monstre de commettre les nouveaux méfaits qu'il méditait déjà.

Lâche ainsi que le sont tous ceux de son espèce, il avait encore en lui le frisson de l'épouvante éprouvée quand il avait vu s'abaisser le pistolet du cavalier.

Et il fuyait éperdu.

—Est-ce d'Avenel ? se demandait-il. Et m'a-t-il reconnu ?

Et tournant derrière lui sa tête livide :

—Non ! Ou bien il ne sait qui je suis, car il s'acharnerait après moi, sans pitié.

En proie à tous les cauchemars de la peur, il se figurait pourtant entendre marcher, courir derrière lui ; et il courait plus vite lui-même, hors d'haleine, la sueur décollant de son front glacé.

Mais, on l'a vu, le chevalier d'Avenel n'avait pas tenté cette poursuite, ne soupçonnant pas, en vérité, après réflexion, quel gibier de potence il avait sous la main.

Pour relancer, il lui aurait fallu abandonner son cheval, l'attacher à un arbre, perdre un temps précieux.

Et il avait promis à Marie Stuart : si nul obstacle ne lui barrait le passage, dans trois jours la cloche d'alarme devait retentir dans les vallées de Melrose et d'Avenel.

Un jour entier s'était déjà écoulé ; il lui faudrait dévorer les étapes, sans arrêt, sans repos, sans sommeil, et il se demandait s'il arriverait à réaliser ce miracle, cette folie, galopant déjà, rivé à son cheval, le sourcil froncé, sondant la route.

Le retentissement lointain de ce galop arrivait à l'oreille bourdonnante de Stewart Bolton, et, s'imaginant que le chevalier suivait la voie carrossable afin de venir lui couper plus loin la retraite, il fonçait comme un sanglier à travers les taillis, rauque, exténué, affolé, laissant du sang et de la peau aux branches.

Enfin, il déboucha devant les premières maisons.

Son regard glauque tomba sur la route.

Elle était libre : elle était vide.

Le misérable regarda dans tous les sens, sondant tous les débouchés, les angles obscurs des maisons, afin de s'assurer qu'un piège ne lui était pas tendu, et il se hasarda enfin sur le chemin.

Réellement, personne. Il était sauvé !

Rétablissant alors à peu près son costume déchiré, lacéré par sa course forcée à travers les fourrés et les taillis, il se dirigea vers l'entrée de la ville.

L'accès lui en fut refusé par le soldat de garde, le couvre-feu étant sonné depuis longtemps.

Il demanda à parler à l'officier qui commandait le poste.

La sentinelle haussa les épaules en croisant sa pique contre sa poitrine. Croyait-il, par hasard, qu'on allait réveiller son lieutenant pour un manant de son espèce !

—Dis-lui que c'est de la part de lord Rosberg.

Lord Rosberg, un des principaux seigneurs de la Cour !

Le soldat regarda l'intrus du coin de l'œil : parlait-il sérieusement ?

—Et hâte-toi, si tu ne veux pas qu'il t'en coûte cher ! ajouta Bolton.

Ma foi, l'estafier de mauvaise mine qu'il avait devant les yeux disait peut-être vrai, pensa le soldat. Dans ces temps de troubles, savait-on bien jamais à qui l'on avait à faire ?

La sentinelle appela le sergent, qui alla secouer l'officier.

Cinq minutes après, celui-ci venait en grommelant regarder Stewart Bolton sous le nez. L'agent de Somerset cacha le bas de son visage sous son plaid, jugeant inutile que le commandant du poste pût le reconnaître à l'occasion.

—Elisabeth et Marie, murmurait-il rapidement à son oreille.

Le nom des deux reines rivales, des deux reines ennemies, au point que l'inimitié de l'une ne devait être satisfaite que par la tête de l'autre !

L'officier avait pourtant l'ordre de laisser passer ceux qui lui donneraient ce mot !

Lord Rosberg, chargé de la garde de la capitale par Marie Stuart, était secrètement vendu à Somerset et à Elisabeth.

C'était un de ceux qui, ouvertement fidèles jusqu'alors, mais ébranlés par les suggestions venues de Londres, avaient fini par être gagnés par l'or mis par Somerset à la disposition de son agent et les promesses du tout-puissant favori.

Il avait mis un officier à lui à la porte par laquelle devait rentrer Stewart Bolton. Et cet homme avait reçu le commandement exprès et formel de laisser aller et venir, de prêter main-forte au besoin, à ceux qui diraient : Elisabeth et Marie.

Durant toute la journée, des espions avaient surveillé les abords du château de Claymore. Mais rien n'indiquait les préparatifs du châtelain pour le départ : aucun messenger n'était parti. . .

C'est pourquoi, la nuit venue, Bolton s'était aventuré du côté de Claymore. Il ne l'eût pas osé pendant le jour. Le traître avait peur du regard de sa victime : il avait peur surtout du châtement. De là l'affolement de sa fuite, l'état dans lequel il arrivait à Édimbourg.

Aussitôt entré dans la ville, il se dirigea vers la demeure de Rosberg. Celui-ci habitait à peu de distance du palais de sa reine, comme pour être plus rapidement prêt à son appel, ou pour mieux la trahir.

L'agent de Somerset alla frapper à la porte dérobée des serviteurs.

—J'ai besoin de voir le lord, dit-il au serf qui vint lui ouvrir.

—Pourquoi ? Qui êtes-vous ?

—L'homme qu'il sait.

—Ce n'est pas un nom, cela.

—Qu'importe, répète-lui seulement ces mots ; ton maître comprendra.

Et impérieux :

—Vite !

Le subalterne alla répéter ces paroles au majordome.

Ce dernier se souvint que, deux fois déjà, un homme s'était présenté avec ces paroles et que, lors de chacune de ces visites, il avait eu un long entretien avec le grand seigneur.

Lui-même alors alla chercher le visiteur, dont le plaid relevé cachait la figure. Il reconnut la démarche de l'homme auquel il songeait.

Et il l'introduisit aussitôt dans le cabinet de son maître.

Rosberg était debout devant une table sur laquelle se trouvaient étalés une des cartes imparfaites de l'époque.

C'était la Grande-Bretagne : tout en haut, l'Écosse. Et délimitées par un trait grossier tracé récemment à la main, dans un coin, les domaines de Rosberg, minuscules, presque invisibles, à côté de l'ensemble du pays. . . Rosberg, le doigt posé sur ce point, le sourcil froncé, considérait l'exiguïté de son territoire et l'étendue de l'Écosse.

—Quoi ! disait-il intérieurement, la pensée trouble, ce morceau de terre seulement pour moi ? . . . Un espace moins grand que l'ongle sur la carte. . . un grain de poussière ! . . .

A ce moment, la porte s'ouvrit et Bolton parut.

Le seigneur de Rosberg se retourna, au bruit, très irrité.

—Que me veut-on ? . . .

Mais il eut un haut-le-corps en apercevant le visiteur.

—Toi ? . . . fit-il à voix basse.

Et comme Bolton s'avançait :

—Qu'y a-t-il ? . . .

Ces mots sonnèrent assourdis, lancés par sa voix brève et rude encore, en même temps que, croisant les bras, il interposait sa taille entre son visiteur et la table, sur laquelle posait un regard aigu.

Lord Rosberg avait conclu un pacte avec Somerset, il est vrai.

Marie Stuart n'avait pas voulu qu'il fût roi, car lui aussi avait un moment dressé ses regards jusqu'à la majesté du trône.

Eh bien ! il deviendrait duc, grâce à l'Angleterre.

Oui, grâce à l'Angleterre, mais en demeurant Écossais, c'est-à-dire libre et indépendant.

Il avait promis son concours, mais non le secret de ses projets.